



HAL
open science

”De la Bonne aventure à la ” guérison ” : les bienfaits espérés des Bohémiennes”

Marc Bordigoni

► **To cite this version:**

Marc Bordigoni. ”De la Bonne aventure à la ” guérison ” : les bienfaits espérés des Bohémiennes”. Boulhoul, Pierre, Gaide, Françoise et Loubet, Mireille (dir). Guérisons du corps et de l’âme, approches pluridisciplinaires, Publications de l’Université de Provence, pp.347-357, 2006. halshs-00263905

HAL Id: halshs-00263905

<https://shs.hal.science/halshs-00263905>

Submitted on 28 Mar 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la *bonne aventure* à la guérison : les bienfaits espérés des Bohémiennes

Les rapports entre ceux que l'on nomme ordinairement Bohémiens ou Gitans et l'ensemble de la société environnante sont empreints de multiples *a priori*, et ce de part et d'autre. Du côté de la société, il est ordinaire de regrouper sous un même terme, par exemple celui de Bohémiens, ou à partir du XIX^e siècle de Tsiganes, un ensemble de familles, de groupes de personnes à qui il est reconnu un mode de vie particulier qui les distinguerait irrémédiablement de leurs compatriotes. Symétriquement, ces gens-là nomment Gadjé ou Payos ceux qui les appellent Bohémiens, c'est-à-dire les personnes qui n'appartiennent pas à leur monde, le monde du voyage. Les termes Gadjé, Payos, qui sont habituellement traduits par le mot sédentaires (par opposition à nomades qui est une autre façon de désigner les Tsiganes à partir de 1912), sont parfois péjoratifs et ont pour synonyme paysans. Dans ce texte qui s'attachera à rendre compte des rapports entre les uns et autres, à propos de guérison bien évidemment, il sera donc question des Bohémiens pour désigner ceux qui, selon les époques, ont été appelés Égyptiens (XV^e siècle), Boèmes ou Bohémiens (du XVI^e à nos jours), Gitans ou Tsiganes (à partir du XIX^e), Nomades (1^{ère} moitié du XX^e) ou gens du Voyage (fin du XX^e) et cela en miroir des Paysans pour désigner globalement les non-Tsiganes¹.

Bohémien, Paysan, Guérisseur

Si nous nous contentons d'essayer de penser en deux termes, bohémien/paysan, et une relation, la guérison, nous ne pouvons que faciliter le travail du stéréotype que la littérature et les croyances du XIX^e siècle ont fortement implanté², c'est-à-dire que les Bohémiens – et plus sûrement encore les Bohémiennes – seraient les pourvoyeuses possibles de remèdes, de prédictions, de guérison. Le modèle de pensée fonctionne selon l'opposition *eux*, les Bohémiens, *nous*, les Paysans et aurait un sens unique :

1 À propos de la question de l'emploi du terme Tsigane par les historiens on se reportera à l'article de P. Williams, "Or c'étaient des Tsiganes ..." Utilisation des noms génériques, identification des Tsiganes et construction du récit historique dans les ouvrages de F. de Vaux de Foletier", *Études tsiganes*, 18/19 (nouvelle série), 2004, p. 195-217.

2 Voir N. Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, Histoire, 1995, 280 p.

Nous (demandeurs de guérison) → *Eux* (guérisseurs, voyantes, etc.)

Dans la littérature sociologique, comme dans les écrits de certains travailleurs sociaux nous trouvons une autre forme, contemporaine et inversée, de la relation. *Eux*, les Bohémiens seraient de grands consommateurs des services de santé, en particulier hospitalier, et sur un mode qui interpelle le fonctionnement ordinaire de l'hôpital³:

Eux (demandeurs de guérison) → *Nous* (offre de soins, médecins...)

Si nous nous plaçons d'un point de vue "paysan", celui-ci a eu, et a encore, recours à la Bohémienne pour quelque chose qui a à voir avec l'espoir de guérison, mais ce recours est loin d'être universel; il est un parmi toute la panoplie des solutions thérapeutiques qui étaient et sont offertes. Et bien que les enquêtes d'ethnologie de la fin du XX^e siècle montrent que le recours aux guérisseurs est une réalité toujours vivante, en milieu rural bien sûr mais aussi dans le monde urbain⁴, bien rares sont les occasions où les enquêtes croisent des Bohémiennes.

Si nous nous plaçons du point de vue "bohémien" contemporain, alors le recours aux services des paysans et à l'offre de soins est généralisée, comme pour tout un chacun. Parallèlement, comme pour les Paysans/Gadjé il y a des recours à des thérapeutes moins orthodoxes (rebouteux, leveurs de feu, etc., presque toujours des Gadjé, des Paysans), mais pour certains cas l'on recourra aussi au savoir-faire bohémien.

Donc au lieu d'une situation simplement duale (bohémien/paysan) nous observons une triade de figures – bohémien(ne)/paysan/guérisseur – cette dernière figure, le guérisseur (ou la guérisseuse), peut être soit de l'ordre de *même*, soit de l'ordre de *autre*, appartenant soit au monde bohémien soit au monde paysan. Ainsi nous pouvons noter des demandes de guérison de Paysan à Paysan, de Paysan à Bohémien, de Bohémien à Paysan et de Bohémien à Bohémien, mais toutes ne sont pas toujours équivalentes. Des compétences particulières sont attribuées à chaque guérisseur et certaines compétences ne sont pas reconnues comme communément partagées entre Paysan et Bohémien. Si la compétence à dire la bonne aventure est reconnue à la Bohémienne, c'est de manière différente selon que l'on est Paysan ou Bohémien (savoir ou art divinatoire pour les premiers; savoir-faire, c'est-à-dire savoir gagner son pain quotidien⁵ pour les seconds). Mais dans d'autres cas, comme par exemple à propos du "desserrage des côtes" d'un nouveau-né, dont je parlerai plus loin, on a affaire à une compétence bohémienne que reconnaissent également Bohémiens et Paysans.

3 Voir par exemple J. Afonso, M. J. L. Antunes, "Les Tsiganes et les autres : santé et familles dans l'espace de l'hôpital", *Études tsiganes*, 1, 2005, p. 48-58.

4 Voir en particulier F. Loux (dir.), *Panseurs de douleurs*, Paris, Éditions Autrement, Mutations, 15, 1978, 158 p.

5 De manière schématique on peut dire que dans le monde du voyage il revient à la femme de gagner l'argent de la vie quotidienne, et que la "bonne aventure" est une des formes que prend la "chine", c'est-à-dire le démarchage auprès des Paysans afin de vendre quelques menus objets (mercerie, paniers, etc.) ou services.

Ces précisions sont faites pour souligner que mon propos ne prend pas en compte toutes les réalités observables, tous les aspects possibles de la question ; il ne sera question que de deux situations, et je les traiterai encore de manière rapide et partielle. Il s'agit donc du recours à la compétence bohémienne par le monde paysan (les Gadjé) ; j'aborderai ensuite le recours à la Bohémienne par les Bohémien(ne)s eux-mêmes dans la fin du propos.

De la bonne aventure aux savoirs bohémiens

Les Égyptiens⁶ qui arrivent en Europe occidentale au début du xv^e siècle se présentent comme des pénitents. La première description d'une troupe à Paris en 1427 nous relate le fait étonnant de la lecture des lignes de la main en ces termes :

... en la compagnie avaient sorcières qui regardaient ès mains de gens et disaient ce qui est advenu leur était ou à devenir, en mirent contens en plusieurs mariages, car elles disaient (au mari) : "Ta femme t'a fait cocu", ou à la femme : "Ton mari t'a fait couple". Et qui pis était, en parlant aux créatures, par art magique, ou autrement, ou par l'ennemi d'enfer, ou par entregent d'habileté, faisaient vider leurs bourses aux gens et le mettaient en leur bourse, comme on disait. Et vraiment, j'y fus trois ou quatre fois pour parler avec eux, mais oncques ne m'aperçus d'un denier de perte, ni ne les vis regarder en main, mais ainsi le disait le peuple partout, tant la nouvelle en vint à l'évêque de Paris, lequel y alla et mena avec lui un frère mineur, nommé le Petit Jacobin, lequel par le commandement de l'évêque fit là une belle prédication, en excommuniant tous ceux et celles qui ce faisaient et qui avaient cru et montré leurs mains⁷.

L'arrivée des troupes d'Égyptiens dans cet univers qu'Alphonse Dupront a qualifié de culture agromonastique⁸, en des temps où l'Église n'encourage plus les pèlerinages, ces pénitents – qui le sont par ordre du pape, racontent-ils – ont de quoi frapper les imaginations. Ils sont en troupes armées, mais ces troupes sont des familles, elles sont exotiques par leur allure et habillement, elles sont désignées par un nom qui renvoie à l'univers biblique (Égyptiens) et disent venir de ces limites du monde civilisé où s'affrontent infidèles et chrétiens, eux-mêmes ayant oscillé entre les deux modes de la foi. Ils sont tout à la fois dans ce monde et pourtant aussi en dehors.

6 Ainsi nomme-t-on au xv^e siècle les premières troupes qui arrivent en Europe de l'ouest. Voir par exemple : M. Bordigoni, "Des Boèmes aux Gens du Voyages, identités, identification et assignation identitaire", in *Identité(s)*, Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, Poitiers, Presses de l'Université de Poitiers, 2004, p. 261-278.

7 C. Beaune (présentation texte original), *Journal d'un bourgeois de Paris de 1409 à 1449*, Paris, Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1990, p. 238.

8 A. Dupront, "L'église et les continuités païennes", in F. Loux (dir.), *op. cit.*, p. 193-197 et "Tous ceux qui marchent vers les saints guérisseurs", *ibid.*, p. 128-137.

Ces hommes et ces femmes, auxquels le pape a ordonné “d’aller pendant sept ans de par le monde sans coucher en un lit”, circulent dans la chrétienté en disant se rendre de sanctuaire en sanctuaire. Il n’y a rien d’étonnant alors qu’ils fournissent aux Paysans et bourgeois, comme certains le font encore, qui des cierges, qui de l’eau bénite, qui des amulettes venant de Saint-Jacques ou d’ailleurs. La bonne aventure, comme ces menus biens, sont l’une des ressources disponibles pour les femmes bohémiennes en charge du ravitaillement quotidien de la troupe selon le modèle ordinaire de l’économie bohémienne. De là à ce que les Paysans rencontrés en demandent un peu plus et viennent les consulter pour être soulagés de divers maux, quelques documents de justice l’attestent. Ainsi l’Officialité du diocèse de Troyes condamne en 1456 des Champenoises à des amendes payées en cierges pour avoir sollicité, afin d’ “obtention d’une guérison”, ceux qui sont appelés – dans le document – des “Sarrasins”⁹. Une autre source indique que parfois la Bohémienne se fait remettre un ou des cierges en paiement de ses services. Mais les condamnations sont peu nombreuses, l’Église et les autorités royales ne savent pas vraiment comment s’y prendre avec ces gens qui sont à la fois dedans et dehors.

Nous trouvons un indice de cette situation dans le sort réservé à un Noël provençal du XVII^e siècle intitulé “n’autres sian tres Boumians que dounan la bueno fortune”, qui raconte la venue à la crèche de trois Bohémiens qui informent le nouveau-né de son origine et de son avenir. Le Comte de Villeneuve, auteur de la *Statistique du département des Bouches du Rhône* en 1824, nous dit que le cardinal de Grimaldi, archevêque d’Aix au milieu du XVII^e siècle, “offensé de ce que l’on appelât des donneurs de bonne fortune au berceau de l’Homme-Dieu, voulut interdire le Noël” mais, poursuit-il, “... cette composition ayant eu l’approbation d’un tribunal ecclésiastique ombrageux en matière de foi, le Noël provençal continua à être chanté”¹⁰.

Les pouvoirs publics reprochent principalement aux Bohémiens d’exploiter la crédulité des femmes et hommes du temps. Quand il faut justifier l’ordonnance royale de 1561, qui bannit hors du royaume tout le monde se disant originaire de Petite Égypte, tous les Boèmes, un avocat du Grand Conseil plaide le fait que ces Bohémiens induisent le trouble :

... en suggérant qu’ils avoyent connaissance des heurs et malheurs des personnes, qu’ils savoyent présager les morts et les vies, se mesloient de bailler aux jeunes gens (peu rusez pour eschauffer leurs amies en leur amour) des breuvages amoureux et des drogues¹¹.

Agrippa d’Aubigné relate, avec humour, la guérison par une vieille Bohémienne d’un prédicateur de l’abbaye de Maillezais dans le Bas Poitou :

9 F. de Vaux de Foletier, “Guérisseurs, chirurgiens, herboristes et vétérinaires chez les Tsiganes dans l’Ancienne France”, *Histoire de la Médecine*, 3, 1962, p. 26-35.

10 (Comte C. de) Villeneuve, *Statistique du département des Bouches du Rhône, avec atlas*, Marseille, Antoine Ricard, 1824, tome 3, p. 181.

11 F. de Vaux de Foletier, “Guérisseurs...”, *op. cit.*

après divers tours qui permettent à la vieille femme de s'accaparer les victuailles, la troupe s'éloigne. Le lendemain, le prédicateur convaincu par son entourage d'avoir été grugé par la Bohémienne, de colère se lève, ce qu'il ne pouvait plus faire depuis longtemps à cause de ses douleurs et s'en va rattraper la troupe de Bohémiens ; il est accueilli par le Capitaine de la bande par ces mots :

“Hé ! Que vous êtes bien heureux, mon bon seigneur, d'être si bien guéri ! Voyez, messieurs, comme il se trémousse ! Hé ! La belle cure que voilà ! La bonne femme avait étudié six ans à Montpellier !”¹²

L'étrangeté de ces étrangers, les Égyptiens – pour paraphraser les édiles de la commune d'Arras au xv^e siècle – a été exploitée par la littérature qui, bien vite, en a fait les détenteurs de savoirs surprenants contenus, soit dans des almanachs recensant cartes et dates de toutes les foires du royaume (Péchon de Ruby¹³), soit dans de grands livres de secrets (Richepin¹⁴). La proximité des capitaines de troupes d'Égyptiens avec l'aristocratie¹⁵ a contribué à la construction de cette image populaire de gens aux pouvoirs étonnants (car proches du pouvoir). Longtemps auxiliaires militaires, fournisseurs en chevaux des armées ottomanes et chrétiennes, le savoir vétérinaire des Bohémiens leur a assuré une réputation de connaisseurs des simples, des plantes etc. ; au début du xx^e siècle un commissaire de police, dans une thèse de droit soutenue en 1933 insiste sur le fait que, dit-il “un grand nombre de paysans à la campagne croient encore à cette fameuse ‘science d'Égypte’”¹⁶.

La permanence des croyances populaires, des pratiques bohémiennes, de la manière de faire des femmes bohémiennes et des espoirs attendus de leurs interventions est une réalité surprenante et amusante. En 1913, Girard de Coëhorn, juge de la Chambre correctionnelle du tribunal de Béziers, raconte les poursuites dirigées contre une Bohémienne et les faits reprochés :

Cette femme s'était présentée chez différentes personnes de la ville d'Agde, vendant des menus objets de mercerie. À peine entrée dans une maison, elle offrait de dire la bonne aventure et commençait par se faire verser une somme de 10 fr. ou de 20 fr. suivant les personnes auxquelles elle s'adressait.

12 *Idem.*

13 Péchon de Ruby, *La vie généreuse des Mattois, Gueux, Boemiens & Cagouz, contenant leur façon de vivre, subtilitez & Gergon*, Fac simulé de l'édition de 1596, réimpr., Paris, Stendhal et compagnie, 1928, 57 p.

14 J. Richepin, *Miarka, la fille à l'ourse*, Paris, E. Dentu, 1888, 339 p.

15 H. Asséo, *Les Tsiganes, une destinée européenne*, Paris, Gallimard, Découvertes, 1994, 160 p.

16 H. Arsac, *La loi du 16 Juillet 1912 sur l'Exercice des Professions Ambulantes et la Réglementation de la Circulation des Nomades. Ses causes, ses précédents, sa portée et son application pratique*, doctorat en droit, Lyon, Bosc Frères, M. & L. Riou, 1933, p. 169.

Après avoir examiné soigneusement la main des femmes, elle leur disait que le mari les trompait, ce qui, après tout, pouvait bien être vrai. Elle ajoutait qu'elle avait un philtre puissant qui empêcherait le mari volage de pouvoir en aimer une autre que sa femme légitime; elle s'offrait à vendre le philtre en question moyennant une nouvelle somme de 10 ou 20 francs.

M. Girard de Coëhorn a vu deux femmes venir à la barre affirmer qu'elles avaient accepté ce marché; mais combien d'autres l'ont accepté aussi, ou en ont accepté un aussi ridicule et ont eu soin de n'en rien dire à la police?

À chacune de ces deux femmes, la Bohémienne remit deux flacons, un petit et un grand. Elle leur expliqua que lorsque le mari rentrait le soir revenant de son travail, il fallait asperger la chambre conjugale avec le liquide contenu dans la grande bouteille, et les pans de sa chemise avec le liquide contenu dans le petit, le tout en faisant force de signes de croix et en murmurant des paroles magiques qu'elle leur indiqua.

Les deux femmes avouèrent qu'elles avaient exécuté le plus consciencieusement du monde cette cérémonie, et au rire de l'assemblée déclarèrent d'un air confit que "ç'avait été en pure perte: leurs maris les trompaient toujours"¹⁷.

De nos jours encore de telles pratiques ont lieu; bien rares sont celles qui aboutiront devant un tribunal, mais cela arrive aussi.

Au cours d'une enquête récente il m'a été décrit la pratique de femmes bohémiennes qui s'en vont "chiner" auprès des femmes de marins. La scène se passe généralement le matin: après avoir sonné à la porte pour proposer des dentelles ou autres objets de petite mercerie, les deux Bohémiennes se retrouvent face à une femme dont elles disent lire les angoisses sur le visage; et pour preuve, en passant la main près de son corps l'une d'entre elle attrape la boule noire, une sorte de petit magma noirâtre, qui est la matérialisation des sorts que l'on jette sur le mari éloigné en mer. Elles vont proposer de lire dans les lignes de la main ce qui se passe et, comme autrefois, le danger qui menace la femme est la conquête de son mari par une autre. Au fur et à mesure, un peu d'argent est demandé, mais si le numéraire manque, des bijoux seront donnés en gage. Si les Bohémiennes promettent de rapporter le bijou contre de l'argent, il peut arriver que parole ne soit pas tenue; alors au commissariat de ce grand port militaire de la Méditerranée une plainte est déposée contre deux bohémiennes pour vol de bijou, mais la victime ne précise pas qu'elle a elle-même remis son bien entre les mains des dites Bohémiennes contre leur intervention bénéfique afin de tenter de calmer ses angoisses de femme esseulée.

Depuis le XIII^e siècle, l'Église condamne le fait de vouloir savoir l'avenir – qui n'appartient qu'à Dieu. Mais les prédictions bohémiennes ne concernent pas la vie du Monde: il n'y a rien qui rappelle Nostradamus dans leur discours.

¹⁷ P. de Girard de Coëhorn, *Les Nomades et la loi pénale*, doctorat juridique, Faculté de Droit de Montpellier, 1914, p. 82, cité par H. Arsac, *op. cit.*, p. 167-168.

Celui-ci ne s'attache qu'au quotidien des femmes et des hommes ordinaires, leurs amours, leurs enfants, leur santé. Tout au long des siècles, les autorités ne pourront que constater l'absence de dangerosité des pratiques incriminées, et c'est chaque fois la crédulité des Paysans que met à jour la pratique bohémienne. Nul procès en sorcellerie, nulle intervention de l'Inquisition, et bien peu de traces finalement de la Justice pour des pratiques séculaires. Il y a là comme un indice de la prudence bohémienne, vivant des relations avec le monde des Paysans (Gadjé), leur fournissant ce dont ils ont besoin (chevaux, mercerie, paniers, travail agricole). Cet apport d'espoir – espoir d'un avenir familial serein, d'une guérison des animaux domestiques ou des hommes et femmes de la maison – est une ressource, mais l'on n'y prend pas le risque de se voir accuser de choses graves, sorcellerie, exercice illégal de la médecine, etc.

Ainsi la figure de la Bohémienne, tout à la fois du dedans et du dehors, appartenant à notre monde par sa circulation et son passage régulier, mais venant d'un hypothétique pays d'Égypte, peut incarner le danger, et l'on craint encore, au XX^e siècle, la malédiction de la Bohémienne, comme l'a noté Jeanne Favret-Saada¹⁸ dans son enquête sur la sorcellerie dans le bocage normand, même si l'accusation portée sur la Bohémienne peut n'être qu'une figure de rhétorique pour ne pas désigner comme ensorceleur son proche voisin. Mais bien souvent c'est pour s'entendre dire des choses de l'avenir – des choses qui relèvent du plus intime, l'amour, le corps de ses proches ou le sien – que l'on a recours à la Bohémienne plus que pour son savoir supposé. La tentation est tout de même forte de passer du présumé savoir, et revendiqué le cas échéant par la Bohémienne, à ce que dit Jacques Lacan : "l'analysant, dans le transfert pose l'analyste en sujet supposant savoir, et ajoute-t-il il y a là une tromperie". La tromperie, dans le cas de la consultation bohémienne n'est que celle de la personne qui prête à l'autre la connaissance de son propre avenir et alors le bonheur de croire au père Noël n'a pas de prix, ou plutôt n'a que le prix de ce que l'on donne.

Je n'ai parlé que d'une partie de la première des relations signalées au début de l'exposé, celle qui va dans le sens Paysan-Bohémien(ne). Je terminerai en évoquant rapidement un autre cas, celui d'une pratique de guérison au cours de laquelle la Bohémienne (il s'agit toujours d'une femme) est sollicitée par des femmes qui sont Bohémiennes. Mes sources ne sont plus historiques mais ethnographiques et contemporaines.

Cette pratique est appelée "desserrer les côtes". Au cours des moments passés près des caravanes, il m'a été donné de noter plusieurs fois qu'une femme évoque le fait que tel enfant aille mieux : "elle lui a desserré les côtes" commentait la maman. L'enquête ethnologique auprès des Tsiganes est un peu particulière, au moins sur un aspect : il faut le plus souvent attendre que la réponse à une question que l'on se pose vienne à vous plutôt qu'espérer

18 J. Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1985, 427 p.

pouvoir la poser, du moins si l'on souhaite une réponse comportant des éléments de véracité¹⁹.

Dans le cas de "desserrer les côtes" il s'agit d'un geste pratique, inscrit dans un rituel, si l'on veut ; comme pour les lignes de la main, l'avenir de la personne concernée, en l'occurrence un bébé le plus souvent âgé de quelques mois, souvent trois, est en jeu. À ma connaissance il s'agit d'une pratique bohémienne, mais qui peut être proposée comme recours/secours à des gens proches d'eux, ce qui est le cas de mon informatrice. Cette pratique s'inscrit dans la tradition de la conjuration du mauvais œil, le "mal oxo" disent les Espagnol, devenu chez les Gitans hispanophones le "moxo", où certains entendent le "moro", le maure, l'Arabe. La réponse des Arabes en question, les voisins dans les bidonvilles et cités du sud de la France du xx^e siècle a été d'établir un lien entre "gitan" et Gitàn, le diable, mais c'est là une autre question.

L'informatrice dont j'ai parlé est une amie qui, depuis plus de trente-cinq ans, fréquente quotidiennement le monde des Tsiganes de France, Manouches, Roms, Gitans Catalans ou Andalous, et dont un petit-fils nouveau-né avait des difficultés importantes de prise de poids, et des symptômes divers et nombreux sans qu'un diagnostic sûr soit donné. Une femme gitane de ses amies lui proposa de l'emmener voir *la femme*, celle qui "desserre les côtes". Quelques jours avant le voyage prévu auprès de la femme, les parents ont les résultats d'une série d'examen : l'enfant a la mucoviscidose et trois reins. À l'énoncé de ces résultats, et surtout l'annonce des trois reins *la femme* fait savoir que, dans ce cas, elle ne peut pas toucher le bébé. Mais cette informatrice avait déjà plusieurs fois accompagné des familles faire "desserrer les côtes". Ainsi elle a su me restituer le déroulement d'une séance de "desserrage des côtes" à laquelle je n'ai pu assister directement. Dans la suite du texte on trouve retranscrits les propos de cette informatrice, d'où le style parlé des paragraphes en italiques. Le déroulement d'une séance est le suivant :

Lorsqu'un enfant né, au bout de quelques mois, la mère décrète que son petit a les côtes serrées, il pleure, il a peut-être eu de la fièvre avant, le pédiatre est peut-être passé avant pour une pneumopathie ou quelque chose, la mère décrète que l'enfant a les côtes serrées. Alors on l'emmailote, on lui met des choses assez chaudes si c'est l'hiver, et on s'en va en famille, on va chez la femme, il y a pas d'autre mot pour la nommer, on l'emmène chez la femme, chez la vieille et là, en présence de la famille, dans une semi-obscurité avec des bougies, l'enfant est étalé sur une table au milieu de coussins très confortables, et la femme prend de l'huile qu'elle chauffe dans ses mains, et elle masse surtout le torse et le ventre et le dos du bébé jusqu'à ce que l'enfant effectivement cesse de pleurer, montre des signes de bien-être. La famille est ravie, on donne ce qu'on veut à la femme, on n'est pas obligé de donner de l'argent, on remmailote le bébé et on le ramène à la caravane ou à la maison. (...) Tout le monde va mieux, c'est comme si toute la famille était guérie.

19 M. Bordigoni, " 'Terrain désigné', observation sous contrôle : quelques enjeux d'une ethnographie des Tsiganes", *Ethnologie française*, 31, 1, 2001, p. 117-126.

Qu'est-ce qui a déclenché la nécessité d'aller voir "la femme" ?

Avant que la mère décrète que le bébé a les côtes serrées il faut qu'on ait visiblement eu une mauvaise pratique avec l'enfant, souvent c'est un étranger ou une étrangère, ça peut être une gadji, ça a été moi une fois, c'est qu'on a pris le bébé dans ses mains et qu'on l'a exhaussé, c'est-à-dire qu'on l'a mis un peu plus haut que soi, et en faisant ce mouvement maladroit on lui a serré les côtes ; sauf qu'on peut le dire parce qu'elles le disent "si tu l'exhausse mon petit, ça va lui porter malheur, il va y avoir le maloxo".

Ces familles sont porteuses de traditions que l'on retrouve dans d'autres communautés à propos de la manière dont il faut protéger les nouveau-nés : ainsi il ne faut pas les appeler par leur nom avant un certain âge, mais leur donner des qualificatifs qui éloignent d'eux les dieux, esprits, mauvais génies, etc. : "vilain petit singe", "ma petite guenon", etc. On explique aussi le mauvais œil par les compliments reçus par le nouveau-né. S'il est pris de convulsions, ses yeux se retournent, on en voit le blanc, le mauvais œil, c'est qu'ayant ouï les compliments, l'enfant veut s'admirer et se regarde lui-même, ce qui le détourne des autres.

Mais pour esquisser une réflexion sur cette pratique de "desserrage des côtes" je voudrais rappeler que les rapports entre Bohémiens et Paysans sont marqués depuis le xv^e siècle par le fantasme de l'enlèvement des enfants²⁰ ; la menace de l'enlèvement par les Bohémiens des enfants désobéissants que pouvaient énoncer nos grands-mères a son pendant du côté des Tsiganes, et les grands-mères attirent l'attention de leurs petits-enfants sur le danger que représente le gadjo ; dans certaines familles, on explique que c'est pour cette raison qu'il faut laisser les enfants nus et les laisser jouer à terre et se salir afin que le gadjo ne voit pas qu'ils sont beaux, et ne veuille les enlever.

Si les Paysans (les non-Bohémiens) craignent qu'on (les Bohémiens) leur enlève leurs enfants, les femmes bohémiennes craignent qu'on (les Gadje) "exhausse", disent-elles, les leurs. Étymologiquement les termes sont proches : exhausser (élever à une grande hauteur) et enlever (faire aller vers le haut). Le recours à la femme, bohémienne, de la part de Bohémiennes, est alors une manière de réinscrire l'enfant au sein de la famille : on y va en famille et à la sortie toute la famille est guérie, toute la famille porte cet enfant serein qui retrouve sa place en son sein. L'enlèvement, l'enfant ayant été "exhaussé", se termine, le risque que représente le geste de la Gadji, son effet "les côtes serrées", ont trouvé leur issue dans la guérison de l'enfant et dans le fait que c'est maintenant toute la famille qui veillera sur lui. Il y aurait des pistes à creuser autour de la désignation de cette femme, dite aussi parfois la vieille car elle semble aussi symboliser l'identité bohémienne. Elle opèrerait alors comme un certificat de baptême, et c'est aussi l'inscription dans le monde bohémien,

20 L. Piasere, "De quoi riaient les Vénitiens. Une lecture ethnologique de *La Zingana* de Gigo Artemio Giancarli (1545)", *Europa*, 4, 1, 1998, p. 149-192.

notre monde, ou plus exactement – comme pourraient dire certains – “dans le monde vers nous” qui se jouerait.

Le recours à la Bohémienne guérisseuse et/ou diseuse de bonne aventure, qu’il soit le fait des Paysans ou des Bohémiens renforce l’idée d’une séparation en deux du monde (paysan/Bohémien; Gadje/Tsiganes). Il réintroduit de la différence là où les questions sont les mêmes (la vie, la maladie, l’amour, la mort, le destin).

Dans un texte fameux, *La pharmacie de Platon*²¹, Jacques Derrida ouvrait une réflexion sur le *pharmakon*, dont il soulignait la polysémie, et les dangers à ne le traduire que par “remède” ce qui peut aussi être poison. La pharmacie de la Bohémienne est elle aussi pleine de *pharmaka*, ce que je traduirai, pour cet instant par charmes. Rappelons-nous aussi que toute la production artistique (picturale et littéraire) depuis le XVI^e siècle, ne cesse de montrer la Bohémienne sous deux figures, parfois mises en scène ensemble, la belle, la séduisante Bohémienne et la vieille sorcière, chacune ayant ses charmes²². Et c’est bien le nom de *Carmen* qui symbolise l’empoisonnante présence gitane à partir du XIX^e siècle.

Marc BORDIGONI

IDEMEC - CNRS (UMR 6591)

Bibliographie

- AFONSO J., ANTUNES M. J. L., “Les Tsiganes et les autres : santé et familles dans l’espace de l’hôpital”, *Études tsiganes*, 1, 2005, p. 48-58.
- ARSAC H., *La loi du 16 Juillet 1912 sur l’Exercice des Professions Ambulantes et la Réglementation de la Circulation des Nomades. Ses causes, ses précédents, sa portée et son application pratique*, doctorat en droit, Lyon, Bosc Frères, M. & L. Riou, 1933, 486 p.
- ASSÉO H., *Les Tsiganes, une destinée européenne*, Paris, Gallimard, Découvertes, 1994, 160 p.
- BEAUNE C., (présentation texte original), *Journal d’un bourgeois de Paris de 1409 à 1449*, Paris, Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1990, p. 238.
- BORDIGONI M., “Gitane : la fin de l’écran de fumée?”, in Dermenjian G., Guilhaumou J., Lapiéd M., eds., *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Publisud, 2000, p. 189-201.
- , “‘Terrain désigné’, observation sous contrôle : quelques enjeux d’une ethnographie des Tsiganes”, *Ethnologie française*, 31, 1, 2001, p. 117-126.
- DERRIDA J., *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972, 413 p.
- DUPRONT A., “L’église et les continuités païennes”, in Loux F., dir., *Panseurs de douleurs*, Paris, Éditions Autrement, Mutations, 15, 1978, p.193-197.
- , “Tous ceux qui marchent vers les saints guérisseurs”, in Loux F., dir., *op. cit.*, p. 128-137.

21 J. Derrida, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 407.

22 M. Bordigoni, “Gitane : la fin de l’écran de fumée?” in G. Dermenjian, J. Guilhaumou, M. Lapiéd, eds., *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Publisud, 2000, p. 189-201.

- EDELMAN N., *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, Histoire, 1995, 280 p.
- FAVRET-SAADA J., *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1985, 427 p.
- LOUX F., dir., *Panseurs de douleurs*, Paris, Éditions Autrement, coll. Mutations, 15, 1978, 158 p.
- PÉCHON DE RUBY, *La vie généreuse des Mattois, Gueux, Boemiens & Cagouz, contenant leur façon de vivre, subtilitez & Gergon*, Fac simulé de l'édition de 1596, réimpr., Paris, Stendhal et compagnie, 1928, 57 p.
- PIASERE L., "De quoi riaient les Vénitiens. Une lecture ethnologique de *La Zingana* de Gigio Artemio Giancarli (1545)", *Europaea*, 4, 1, 1998, p.149-192.
- RICHEPIN J., *Miarka, la fille à l'ourse*, Paris, E. Dentu, 1888, 339 p.
- VAUX DE FOLETIER F. de, "Guérisseurs, chirurgiens, herboristes et vétérinaires chez les Tsiganes dans l'Ancienne France", *Histoire de la Médecine*, 3, 1962, p. 26-35.
- VILLENEUVE Comte C. de, *Statistique du département des Bouches du Rhône, avec atlas*, Marseille, Antoine Ricard, 1824, 1212 p.
- WILLIAMS P., "'Or c'étaient des Tsiganes ...' Utilisation des noms génériques, identification des Tsiganes et construction du récit historique dans les ouvrages de François de Vaux de Foletier", *Études tsiganes*, 18/19 (nouvelle série), 2004, p. 195-217.